

Poezibao publie aujourd'hui un important dossier d'hommages à Werner Lambersy, disparu il y a tout juste un an, en octobre 2021, à l'occasion d'une soirée qui aura lieu le 16 novembre 2022 à Paris, à la SGDL.

16 novembre 2022
Soirée d'hommage au poète Werner Lambersy
en partenariat avec le Centre Wallonie-Bruxelles
20h-21h30, Hôtel de Massa
38 rue du Faubourg St-Jacques 75014 Paris

Werner Lambersy, né à Anvers en 1941, mort à Paris en octobre 2021, est l'auteur de plus de quatre-vingts ouvrages : un roman, des recueils de poésie et des livres d'artistes. Attaché littéraire au Centre Wallonie-Bruxelles jusqu'en 2002 pour la Promotion des lettres belges de langue française, il a œuvré avec ardeur à faire connaître et diffuser les auteurs de Belgique à Paris. Lauréat de nombreux prix, parmi lesquels le Grand Prix de Poésie de la Société des Gens de Lettres, le Prix Théophile Gautier de l'Académie Française, le Prix triennal de Poésie de la Fédération Wallonie-Bruxelles, le Prix Mallarmé, le Prix Yvan Goll... il a poursuivi par sa poésie une méditation ininterrompue sur le dépassement de soi dans l'amour et l'écriture. Attentif à l'infime détail qui révèle la plénitude du cosmos, il a écrit entre la conscience de l'éphémère, la lucidité sur les menaces pesant sur le monde et l'expérience de l'infini.

Ce dossier est ici proposé au format PDF, à ouvrir d'un simple clic.

Sommaire du dossier

Patricia Castex Menier, introduction

Jean-Claude Bologne, Werner Lambersy dans l'ombre des mots

Murielle Compère-Demarcy, Werner Lambersy, le poète orpailleur du monde et des mots

Philippe Bourret, Un trésor dans le scriptorium

Sylvie Fabre G., Verser de la lumière est la seule porte de sortie

Alain Kewes, Vivre d'écrire, la poésie fleuve

Introduction **par Patricia Castex Menier**

« Mais le temps pousse à la vitesse du grand bambou », écrivait Werner Lambersy dans *De la fenêtre*, première publication (à l'Index, 2022) qu'il n'aura pas tenue entre ses mains : voici un an déjà , en octobre, que Werner -selon l'euphémisme ordinaire- nous a quittés, voici que le 16 novembre prochain son anniversaire se fêtera sans lui mais dans l'écoute de ses poèmes lors d'une soirée hommage organisée par le centre Wallonie-Bruxelles et la SGDL à l'hôtel de Massa. Oui, le temps « pousse » plus qu'il ne « passe » : que le poète remplace « passer » par « pousser » situe le temps résolument du côté de la vie. Voix vive, toujours vive, de la poésie, et voix vives, toujours vives, de ses amis et lecteurs, ici, dans l'accueil de *Poezibao*, qui nous conduisent de nouveau à lui, chacun selon ses chemins particuliers. Merci pour cela à Jean Claude Bologne, Philippe Bourret, Murielle Compère Demarcy, Sylvie Fabre G., Alain Kewes. Le temps, la vie, la mort, l'univers : Werner a consacré son livre ultime à l'extinction lointaine mais irrémédiable du soleil, une célébration cosmique bien plus qu'une angoisse existentielle ; lisons le *Memento du chant des archers de Shu* (MaelstrÖm reEvolution, 2021) :

« Quand
Le soleil aura usé son silex contre
Le bois d'ébène de la nuit
Nous ne serons plus là mon amour !

Mais nous aurons chanté
Dansé bu ri et loué de n'être plus là ».

Patricia Castex Menier

Werner Lambersy, dans l'ombre des mots
par Jean-Claude Bologne

Dans ses derniers jours, Werner ne parlait que de noir. Le noir de l'écran éteint qu'il ne voulait pas allumer. Le noir des rideaux qu'il demandait de tirer pour ne plus voir le jour. Le noir de la nuit qui se superposait à tous les autres. Et cela me rendait infiniment triste, car depuis un demi-siècle il a ouvert mes yeux au monde, à la lumière qui sculpte le plus infime des objets, aux couleurs qui les habillent, à la fusion de tous les sens dans l'instant d'éternité que nous sommes, par éclairs, appelés à vivre. Mais le noir se respecte, comme le silence dans lequel ce grand conteur s'abîmait.

« Le noir est
la seule couleur qui
ne perd rien en bavardage »
(*Échangerais nuits blanches...*)

Le noir qu'il réclamait a traversé sa poésie. Il n'avait rien d'effrayant. Apaisant, parfois, lorsqu'il obscurcit le ciel d'Irlande comme « un doux marbre de suies » (*Achille Island note book*). Élégant, avec la nuit, « Et toute l'ampleur / de ce balancement de pétale noir » (*Komboloï*). Compagnon de la lumière comme l'ombre naît du soleil, ou la nuit, du jour, dont elle ne serait que le marc (*La chute de la grande roue*). La lumière, parfois, peut au contraire être blessante de vulgarité crue : ainsi la « ruée brutale des lampes », le soir, vient-elle « lapider » le crépuscule des corbeaux et défigurer la nuit dans une « prodigieuse hécatombe d'étoiles ».

C'est dans cette dialectique de l'obscurité et de la lumière que je veux aujourd'hui lire l'ultime obsession de Werner. « Notre mère est la nuit, épouse de l'absent qui se retire en lui-même ; par elle nous avons goûté le lait de la lumière ». L'absent, celui qui nous manque de toute sa présence effacée, c'est aussi chacun d'entre nous, lorsque nous nous retirons en nous-mêmes. La nuit est notre mère commune, la nourricière originelle. N'est-ce pas ce que proclame le recueil tout entier d'*Architecture nuit*, hymne à cette doublure du jour qui célèbre pour nous « l'office intérieur sous les voûtes enténébrées » ? La nuit s'oppose au jour, ou plutôt le complète comme l'intérieur, l'extérieur. C'est dans l'introspection, dans les « chantiers obscurs de la poitrine » que l'on peut « rêver d'architectures neuves ».

La première règle de l'introspection est l'oubli de soi et de toutes les vanités du monde. Il ne s'agit pas d'un renoncement douloureux aux sensations brutes, aux visions colorées, aux parfums capiteux, à toutes les beautés du cosmos que, durant des années, Werner a saisies à pleines mains, croquées à pleines dents. C'est une transmutation de leur beauté évanescence en quelque chose d'essentiel, d'épuré, d'éternel, qui ne soit plus sujet à l'oubli. De même que le photographe se souvient de ses voyages par les clichés qu'il en a pris, le poète fixe le monde dans sa mise en mots. Mais les mots efficaces ne se puisent qu'au fond du néant, dans « le nécessaire dépouillement de soi pour ne rien oublier de la beauté du monde ». C'est une image que je tiens de maître Eckhart : pour accueillir le monde en soi, il faut être vide, totalement anéanti, comme le vase ne peut recevoir le vin s'il est déjà rempli d'eau.

Voilà la « nuit très obscure du chant » qu'a appelée Werner, toute sa vie et dans ses derniers jours. Je veux croire qu'il a alors revêtu cette robe de néant, cette ceinture de nuit croisée sur le nombril qui permettent d'effacer en esprit les faux plis de la pensée ». Qu'il a construit en lui de nouvelles architectures, où le monde, et nous-mêmes qui le pleurons encore, avons notre place. Car il y a deux néants, comme il y a deux noirs, celui de l'absence de couleurs et celui de l'addition de toutes les couleurs. Le néant qui n'a rien vécu se confond avec le vide ; celui qui s'est dépouillé de toute contingence s'ouvre sur l'infini. La trace de ce à quoi l'on renonce est alors un vaste appel d'air. Le néant, « retiré en lui-même », laisse la place au *manque*, qui appelle le *désir* (*Déluges et autres péripéties*). Pour le poète, le vent qui s'engouffre dans l'absence du monde est tout

entier de mots. De ces mots de la tribu dont parle Mallarmé, auxquels le poète donne « un sens plus pur ». Ainsi le blanc, comme le noir, peut-il naître de la superposition de toutes les couleurs. Éteindre la télévision, tirer les rideaux, ce n'est pas se couper du monde, c'est s'en abstraire pour le restituer plus pur, plus vif, et immortel.

« Le noir
a formé le trou noir
Il prend tout

Les trous noirs
ont donné des fontaines
blanches »
(*Carnets respiratoires*)

Bien sûr, il reste une question fondamentale, à laquelle seul cet « athée provisoire » a désormais la réponse : celle de la conscience. Je l'ai réglée à ma manière, celle du « mystique athée » qui s'est toujours senti en pleine complicité avec le poète : la dernière seconde de conscience, face au grand mystère, condense en elle l'éternité que nous aurons choisie. « On restera éternellement dans le même état où l'on aura été trouvé », disait une mystique du XIV^e siècle qui signait sœur Katrei. Puisse Werner rester éternellement dans le dernier instant, dans le dernier mot de gratitude adressé au monde qu'il a aimé et pleinement vécu. Telle était la conviction exprimée dans le *Memento du Chant des archers de Shu* :

« le vide est plein
de vos voix et c'est une chose qu'on n'est
pas prêt de me reprendre ! »

Quant à nous, qui resterons jusqu'à cet ultime jour dans l'incertitude et les pansements à la douleur, nous ne pouvons que nous accrocher à sa parole la plus réconfortante. Celle du passeur tenant fermement la canne des anciens jours, qui nous tendra à jamais la main dans les moments de doute. Celle, une fois encore, d'*Architecture nuit* : « Que nous aide le défunt, l'acquitté de sa tâche, tandis que tous, dans cette nuit de grand Nord, nous errons en nous-mêmes, un rat de cave jetant sur l'âme l'ombre des mots ».

Jean Claude Bologne

Werner Lambersy, le poète orpailleur du monde et des mots
par Murielle Compère- Demarcy

« (...) *partout les hommes continuent de tuer* » affirmait Werner Lambersy dans ce qui demeure son Œuvre, résonant, atemporel, fluvial Corpus poétique vrillé aux chevilles du corps épris de la Beauté, noué au thyrses vivace de l'âme viscéralement tournée vers l'Amour- avec son chant polyphonique, avec la chair à fleur des mots, la matière du poème-monde-poème, les secousses qui vibrent encore en nous de sa vibration. La poésie de Werner Lambersy comme odyssee existentielle, souffle de la matière noire, « *respir universel* ».

*Lire ou écrire un poème, c'est s'absenter des masques de soi
retourner au premier cri du premier souffle qui nous jeta,
déchirés, des forges de la galaxie ici sur cette terre et retrouver
l'éternel début ; c'est encore l'autre, l'autrement, l'inattendu des mots...*

écrivait le poète dans *L'éternité est un battement de cils*, titre ô combien lambersien !

Plusieurs faisceaux de lumière peuvent nous imposer une pause dans l'œuvre lambersienne et nous hisser à l'écoute du poète VOYANT activement paré pour débusquer l'horreur, l'insupportable, sous les portes cochères de la vie qui marche et nous emporte. Aujourd'hui peut-être est-ce l'éveil à laquelle sa poésie nous engage qui retiendrait éminemment nos attentes et notre attention.

*Je nettoyais le fusil
le coup est parti*

écrivit le poète en un distique d'insurrection poétique, le laps d'une salve printanière comme se donne à entendre toute poésie salutaire et salvatrice. Une poésie dont le monde usé renaît à chaque poème osé. Ces mots, je les découvris accrochés tel un slogan sur le mur d'une bibliothèque où Werner Lambersy avait été l'invité avec Patricia Castex Menier et où il nous offrit, les mots à la bouche, certains extraits de son œuvre. Ces mots qui percutent leur cible, au-delà du temps qui frappe aux portes de nos vies courantes ; ces mots qui percutent notre propre cible amortissant le choc pour laisser l'espace d'un regard entrevoir plus loin que la mire arborée par les leurres, les apparences, les chausse-trappes du Langage. Car la poésie de Werner Lambersy réveille le monde en le révélant, en le dérangeant.

Dans *Vie et mort du sentiment étrange d'être Dieu*, au Jour 5 le poète écrit :

Aux États-Unis, tous les dimanches, des prédicateurs, au nom de la bible et de la télévision, font marcher des paralytiques et voir des aveugles comme on vend des cravates et des médailles militaires à la sauvette sur les marchés. D'une place à l'autre des plages à la mode et des hôtels de luxe, en Europe, cela sent l'huile de bronzage, la graisse cosmétique, le parfum de marque, le maquillage financier, le pétrole soviétique et la vidange automobile : le bonheur est à ce prix ! Il n'y a qu'à piller, à voler, à plumer les plus pauvres, puis à revendre aux masses populaires ce que la publicité en dit : jamais aucune religion, aucune politique n'a pu arrêter ce trafic, mettre fin à cette violence grégaire pendant que les hommes continuent de tuer...

... au Jour 7, le poète recrée le monde par la glaise efficiente de mots éclaireurs, sentinelles bienveillantes forant des tunnels de lucidité dans le noir des trafics mondains et nous acheminant en franchissant les obstacles vers la soif toujours éprouvée de la beauté amoureuse, vers l'amorce de voyages constructifs et pacifiques réinventant sans cesse notre aventure de vivre.

La mise en voix de notre monde parfois obscur tel qu'il va (mal de nouveau aujourd'hui) par le regard clairvoyant du poète s'accorde au chant du « *respir universel* » dont il est partie intégrante comme tout Homme. Rechercher à tendre ce monde -comme on tend les voiles d'un navire- vers une espérance constructive, à tendre ses caps sous l'arche bienveillante d'un avenir qui continuerait d'espérer, demeure le vœu non pieux du poète. « *Matière noire* », « *énergie sombre* » du monde rejoignent la magnétite noire incandescente du Poème, puisque « *Écrire, c'est mettre un horizon devant les mots* ». « *Jamais les crépuscules ne vaincront les aurores* » affirma jadis un certain Guillaume Apollinaire. Un autre grand poète, Pierre Dhainaut, écrit : « *Qu'attends-tu pour ne plus attendre ? (...) Tu n'écris pas pour être aimé, ni même pour mieux aimer, tu écris comme tu aimes, sans condition* »... La quête du poïen absolu semble bien la digue à attaquer au risque de s'y fracasser, risquant le Poème et soi-même. Les sentinelles ardentes sont rares et leur rareté les rend d'autant plus précieuses que leur lucidité est d'urgence intérieure pour un monde dont il conviendrait de réveiller les vivants. Le poème lambersien à cet égard, est poésie au bout du souffle, poésie « *aux cent bouches des commencements* » là où jaillit le Verbe, où le Verbe se fait chair du monde, où rejaillit la Vie.

À la reconquête du souffle -cette respiration entre le néant et la vie, ne cessant de « *respirer l'invisible poème* » (Rainer-Maria Rilke), en pratiquant comme Werner Lambersy des rituels physiques et symboliques d'immersion dans l'eau glacée pour renaître à la vie, le poète se doit de hurler, immergé dans une eau glacée qui réveille la vie car « *l'eau, c'est l'écriture comme ça...* » Jamais à bout de souffle en sa pugnacité, en son espoir fou, le Poète brandit le Poème tel ce Viatique (« *extrême-onction* ») de la Vie ordinaire, à son acmé et avant qu'il ne se coupe comme un cœur lâcherait. Comme retrouver l'« *éternel instant de l'éternel début* »...

Murielle Compère-Demarcy (MCDem.)

Un trésor dans le « Scriptorium » par Philippe Bourret

Le train de 4h59 m'a conduit à Paris tôt en ce matin d'août. Quelques rails de métro, trois pas de marche dans la cité et me voilà cinq heures plus tard devant sa porte, au troisième étage de cet immeuble fond de cour du XVIII^e arrondissement de Paris, non loin de la station Joffrin. Je sonne, Werner m'ouvre. Accueil chaleureux, embrassades. Patricia est là, souriante – elle aussi est poète – le café et les croissants m'attendent. Me voici dans l'appartement aux écritures. Je vais vivre un moment imprévu, inédit, comme un éternel instant de poésie. Mais je ne le sais pas encore. Je ne sais jamais rien quand je rencontre Werner Lambersy. Seul le désir de savoir me tient en plein éveil. Tout à apprendre !

J'avale ma dernière gorgée de café...quand soudain :

Et si nous allions dans mon scriptorium ? Je veux te montrer quelque chose !

Che vuoi ? Quelle idée a mûri dans son esprit ? Je me laisse guider par la boussole du poète qui m'invite, ce matin-là, à pousser la porte d'un lieu à moi jusqu'alors inconnu. Je consens à être happé par son idée, sans savoir que je franchis un seuil... Je me plie à la courbe d'un désir qui ne m'appartient pas et dont j'ignore l'essence-même. Je suis déjà engagé dans cette rencontre exceptionnelle depuis plusieurs années. Où me conduit-il ? Je laisse enfouies les quelques questions que j'avais préparées pour notre dialogue du jour. Qu'importe, il semble tellement décidé ; je sais que c'est important. L'objet, le « quelque chose » à me montrer serait là dans la petite chambre-bureau-cabinet de curiosités qu'il appelle son « scriptorium » (il dit aussi qu'il écrit dans la Maison des morts). Sous une table, à gauche en entrant, non loin du lit qui se trouve à droite et de la table de travail, en face. Werner me désigne l'objet du doigt.

– Je voudrais que nous allions voir ce qu'il y a là-dedans. Ça fait au moins quinze ans que je ne l'ai pas ouvert.

Je prends conscience, à l'instant même de ce lien de confiance et de confiance qui s'est tissé entre nous depuis le début de nos rencontres, lorsque, en résidence d'écriture à Brive – suite à son Prix Mallarmé – il m'avait fait l'honneur de sa compagnie et le don de son discours de poète. Je suis là, aujourd'hui, avec lui, et il m'offre encore une fois l'intime de sa parole dans son lieu de repos, de vie et d'écriture, une petite chambre d'écho, non loin de Montmartre, silencieuse et vibrante à la fois de souvenirs.

Au mur, des tableaux, des dessins, des photos d'amis chers. Sur les étagères, des objets divers et curieux, des livres, des bibelots insolites. Évènements, voyages, rencontres ? De ces petits riens qui viennent dire la trame d'une existence et en souligner les lignes maîtresses, voire fondatrices de la vie. Les incontournables points de bascule, qui changent un sujet et qui transforment le monde parfois. Ils sont là, ces « riens », matérialisés, objectivés. Chacun a son histoire et l'histoire de chacun semble se dire en ce lieu à voix chuchotée sur le mode de l'intime, de la réserve.

L'espace invite au silence. Il faut entendre soupire les souvenirs et apprécier avec patience que les mots à naître adviennent. Je suis ému, nos corps sont proches en cet espace réduit. J'entends les respirations, la sienne, la mienne et ressens de manière précise la consistance du sujet-poète, l'intense présence de Werner Lambersy, parlant et écrivant en chair, je suis avec Flamand-Ciseau du souffle.

Bon...à toi d'y jouer maintenant ! Ce coffre est un peu lourd et moi, je suis pas très souple. Tu peux, peut-être le faire glisser. Le tapis va poser un petit problème, mais ça devrait aller. Si tu arrives à le tirer un peu vers nous, nous pourrons l'ouvrir.

Entre la table d'écriture et le lit, l'espace est mince, mais suffisant pour accueillir un gros coffre de bois que je tire à moi, accroupi, libérant ainsi un espace et en garnissant un autre. Nos corps doivent nécessairement bouger eux aussi, le déplacement de l'objet les oblige et voilà l'espace qui se structure soudain autrement. Je suis contraint de m'asseoir sur le lit, Werner, lui, qui était debout s'est agenouillé. Il regarde l'Arche en silence, dans une position de recueillement. Le

moment de l'ouverture est proche... Mais il faut attendre, ... attendre encore un peu, le temps d'un soupir, le temps du signal discret qui décidera de la levée du lourd couvercle.

Werner est silencieux. Le coffre a été offert par un compagnon de cayenne (la maison commune des Compagnons), il nous regarde sans nous voir.

– Tu peux l'ouvrir maintenant.

J'ose à peine toucher l'objet. J'hésite... je me décide enfin. À deux mains, je fais basculer le couvercle et je découvre... des livres, soigneusement rangés jusqu'à ras bord. Je comprends que ce sont des livres d'artistes, certainement des tirages très limités, quasiment des pièces uniques. L'accumulation est en soi un objet d'art. Werner s'empare délicatement du premier qui se présente. Je sais, à cet instant-même, que nous sommes installés là pour un long moment. Voilà !... C'est ce que j'ai appelé Le poème inespéré. Face à ce coffre incroyable, nous y sommes, nous sommes dans Le poème inespéré. C'est un titre qui me plaît beaucoup. Tu vois, ce qu'il y a dans ce coffre, je ne m'en souviens même pas, car c'est vraiment de l'histoire ancienne. Il y a devant nous tout un pan de ma vie, une part considérable d'amitiés et de complicités artistiques. Tu es en train de me donner l'occasion de remettre de l'ordre dans un bric-à-brac extraordinaire, invraisemblable. Je n'ai pas tous les livres que j'ai publiés. J'en ai une grande partie, parce que Patricia fait attention et en met de côté sans me le dire. Sinon, je donne, à gauche et à droite, et tout d'un coup il ne me reste aucun exemplaire pas même pour moi. Et comme ils sont épuisés... Bon, maintenant que le coffre est ouvert, Philippe, je te laisse découvrir.

Je saisis sur le dessus un coffret magnifiquement relié et de grande taille. Je dépose le couvercle et suis saisi. Je découvre, précédent de très beaux feuillets imprimés et grand format, un vitrail. Ça, c'est un vitrail, réalisé par René Giroud, Maître Verrier de Chartres. Il est destiné à être placé dans ce coffret, comme tu vois. Il a sa place et fait partie de l'objet-livre, il accompagne mon texte.

– Il s'agit d'une pièce unique ?

– Unique oui ! Un vitrail original a été réalisé pour chaque coffret. C'est Lionel Perotte qui a fait ce livre avec moi. Un tirage de 110 exemplaires. Lionel est un peintre, que j'aime beaucoup. Il poursuit une très grande carrière internationale et – ce qui est fort dommage – il est très peu connu en France. C'est un garçon remarquable. Approche-toi !

C'est un livre magnifique, un chef-d'œuvre de bibliophilie. Un boîtier élégant et précieux qui renferme de non moins précieux feuillets. Et là, outre les feuillets imprimés, les gravures de Lionel, nous découvrons ce magnifique vitrail. Après avoir posé avec soin le vitrail sur le lit, Werner extrait délicatement et avec lenteur les feuillets hors du coffret et me les montre. Bruit de papiers qui se frôlent, apparition de l'encre, des caractères d'imprimerie, de la matière écrite. Un silence dans la chambre. Werner commence à lire : « Approchez, voyez votre mort, son regard d'œillet froid, de sulfure figé, de rosace au couchant comme éteinte la fenêtre d'un gîte lorsqu'on ne sait qui, dans les landes désolées, siffle ses chiens, rassemble le troupeau des silences et que pèsent aux lisières de l'âme les vents encroués de la voix.

Nuit de vitrail dans l'intempérie au-dehors de la dure besogne de mourir, de souffrir, de porter dans un filet de plomb la transparence à venir car lumière dès le jour en dedans, paix de prisme, de couleurs, à feu couvert de braises et nouvelle couvée de vie, comme au passage d'une aile s'éveille et vole un pollen fécondé.

Aussi, vous qui respirez du souffle de plusieurs dieux bien assurés aux lombes, rappelez-vous comme de l'aube à l'obscur, de l'ombre à l'aurore, ils échangent leurs charmes, et disant cela, celui qui exténue le son et le rythme initial se retire dans le poème, comme si le désignait à la fureur des Bacchantes sa trop grande proximité. »

– Il s'agit de la mort d'Orphée. Je découvre avec toi ce poème en ce moment-même, je n'ai plus lu ce texte depuis belle lurette...

Nous resterons ensemble quatre heures dans le scriptorium et Werner commentera un à un chaque livre, à la lumière d'anecdotes, d'analyses et de remarques sur la poésie. Ce moment privilégié avec lui est inscrit en moi pour longtemps. Le trésor exhumé à sa demande nous a offert une page de complicité inestimable. Pendant ces quatre heures, il lira aussi, à mon adresse des extraits de ses textes, se surprenant lui-même. Il ne les avait pas revus « depuis belle lurette » Il conclura notre dialogue ainsi : il n'est pas dans mon caractère de revoir le film de ma vie. Mais là, c'est à la fois cela, et c'est différent en même temps. J'ai l'impression de revoir mon film certes, un peu malgré moi aussi, mais surtout avec toi et grâce à toi.

Salut à toi Werner et merci !

Philippe Bourret

Verser de la lumière est la seule porte de sortie par Sylvie Fabre G.

Aujourd'hui que Werner Lambersy n'est plus un vivant parmi les vivants mais un mort, absent-présent dont la voix continue à nous parler « dans le secret du mur », je tiens entre mes mains sa poésie « comme une lampe encore chaude », et sa voix me parvient qui n'est pas souffle éteint mais parole irradiant la beauté et la lucidité de sa quête. Elle n'en finit pas de nous appeler à une méditation et à un partage en éclairant l'entièreté de notre condition humaine sur cette terre soumise au grand mal comme au don immense. Le poète savait que la vie désirable dans sa plénitude, est aussi trouée de douleurs originelles profondes et traversée d'un questionnement ininterrompu que seule la langue, phénix, peut prendre en charge : « [...] alors la parole qui n'avait rien à dire s'est mise /à chanter//et chacun voulant sa part/d'une chose si belle//s'est mis en devoir de naître [...], écrit-il (1). Ce devoir de naître ne se confond-il pas chez Werner avec celui de renaître pour pouvoir vivre aimer et écrire ?

Dans sa poésie, toute d'incarnation et d'esprit, Werner nous apparaît porteur de la blessure, « une blessure plus ancienne » que soi et que chacun d'entre nous peut reconnaître parce qu'elle est chemin de transformation et sceau de son humanité. De ténèbres, de vide, de néant est fait le poème, autant que de lumière, de rire et de danse pour celui à qui est « Sainte/ la chair qui porte/ le désir » et qui fait aussi « de la place à l'intérieur ». Ainsi il a exploré le dehors et le dedans avec passion, corps pensée et mots ouverts sur le visible et l'invisible. Il a avancé penché vers un réel qu'il s'agissait de saisir immédiatement par tous les pores et d'habiter éternellement dans la langue. Homme amoureux, attentif ou « en colère », il n'a jamais cessé d'interroger notre être-au-monde, ni ce mystère d'avoir été jeté dans l'ici, « déchiré ». Il a cherché la « vraie vie » jusqu'en ses débordements, ses ruptures et ses périls, en accostant des joies mais sans occulter la faille et la dureté du monde. Il rejetait « les masques » que les autres ou soi-même posent sur les visages et dans les mots. Les siens, venus de la source de l'enfance, sont remontés « au premier cri du premier souffle » pour arriver « à la toilette du mort ». En route, ils ont trouvé une voix pour la séparation et pour l'alliance : ses poèmes, alternance de dépouillement et d'amplitude, d'ombre et de lumière, sont aussi noces du silence et de la parole, ils portent haut le « pourquoi » et élève un répons entre Occident et Orient. Tour à tour dépouillée et lyrique, sa poésie rythme le phrasé d'un passant mélancolique qui se réinvente sans cesse dans la vitalité de l'amour, de l'écriture et du voyage dont Werner a fait les pierres angulaires de sa destinée.

Dans toute l'œuvre de Werner, il y a une manière de verser de la lumière, « de mettre le monde au monde, et de mettre les hommes dans le monde des hommes tous les jours ». Il s'y remettait lui-même à chaque instant dans la rencontre des choses vues et des êtres aimés, dans la découverte des paysages inconnus ou de « l'inentendu des mots ».

Grande en effet était son acuité à percevoir lieux et êtres dans leurs couleurs, leurs mouvements et le secret de leurs langages. Poète, il avait un appétit pour l'expression même du vivant dans ses manifestations matérielles ou culturelles autant que charnelles ou métaphysiques. Ne se contentant pas de l'approche exotique du voyage, il a vécu de l'intérieur d'autres cultures, en particulier celles d'Extrême-Orient, dont la philosophie et le langage rencontraient sa propre démarche spirituelle et poétique. « Le vide est plein de vos voix », écrivait-il, et il les écoutait, jetant les passerelles qui relient ainsi que ces vers de Maîtres et maisons de théen témoignent :

*Âme éprise
ô comme prise
hors*

¹Chroniques d'un promeneur assis, cadex éditions, 1997

*et c'est être nous
le thé
le bol et l'eau*

*où nous trempions les lèvres
comme si c'était un temple
qu'on ne pénètre*

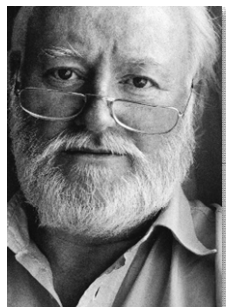
*qu'en laissant l'autre
pénétrer*

L'autre, ce qu'il est, ce qu'il parle, Werner Lambersy l'avait entendu. Il a magnifiquement évoqué la relation charnelle et spirituelle qui l'unissait à la femme. La vibration des âmes accompagne chez lui la jouissance des corps, l'extase amoureuse, l'éternité de l'instant, « battement de cils » et de mots. Mystique athée, c'est bien à partir du manque et de la pensée de la mort, à partir de la souffrance que provoque l'évidence du mal et de tous les abandons qu'il a trouvé la voie de l'amour et de la langue, qu'il s'est « sauvé la vie à lui-même » en se redonnant toutes les chances de la rencontre et de la métamorphose jusqu'à l'ultime qu'il a depuis toujours regardée en face, « sans savoir si la nuit se prolonge au-delà des étoiles ».

« Si la poésie ne répond pas au pourquoi, elle nous aide terriblement à vivre » a confié Werner Lambersy lors d'un entretien. Il le sait d'autant plus qu'il a changé un jour de langue natale pour trouver la sienne propre et naître à son destin de poète. Le français qu'il a choisi parlait toutes les langues invisibles qui l'habitaient, et leur mise en abyme dans l'écriture a produit la poésie ardente, concrète, imagée et profonde qu'il laisse à notre attention maintenant qu'il s'est effacé. Pour un temps encore, et peut être bien plus long qu'il ne le pensait, elle va faire entendre sa voix singulière et rayonner son humanité.

Sylvie Fabre G.

Vivre d'écrire, la poésie fleuve par Alain Kewes



Pour prendre la mesure d'une œuvre aussi foisonnante que celle de Werner Lambersy, rien ne vaut les chemins buissonniers. L'alternative serait une étude raisonnée, chronologique, thématique des plus de 100 recueils que l'auteur a publiés mais il est probable que cette somme serait un peu fastidieuse pour le lecteur, au risque de le dissuader d'en entreprendre à son tour la découverte. Et puis, cette démarche de type universitaire irait à l'encontre de l'esprit même de la poésie de Werner, toute de légèreté, marquée par le principe de plaisir et d'immédiateté de l'émotion. Le hasard, la fantaisie, peut-être une dose d'impertinence, nous seront de bien meilleurs

guides.

Les écrits de Werner Lambersy s'envolent et s'éparpillent chez une cinquantaine d'éditeurs et revuistes, grands et parfois tout petits, sa parole reste. Nous étions, lors du dernier Marché de la poésie de la place St Sulpice où hommage lui fut rendu, une dizaine d'éditeurs à proposer ses livres sur nos stands (les autres étant absents, voire disparus) mais nous avions tous présent à l'esprit – une mémoire d'images et de mots, de poignées de mains et d'embrassades, de regards qui se rencontrent – le même homme. La personne, la personnalité, de l'auteur sera la première halte sur nos chemins vagabonds, et un portrait réalisé par son ami de toujours, le photographe Jean-Pol Stercq, en sera la trace matérielle.

Il y a certes un paradoxe à chercher l'œuvre dans l'homme. Werner Lambersy en décourageait d'ailleurs explicitement la tentation. Lui ayant demandé une notice biographique pour accompagner la sortie du premier des recueils que publiera Rhubarbe (*Achill island notebook*, 2006), je reçus ces quelques lignes de sa main : « La biographie de Werner Lambersy doit être rapportée à ses livres; ils sont la trace d'un voyage intérieur emblématique que le poète estime suffisamment significatif pour ne pas avoir à fournir d'autres indications que celles-ci : né à Anvers en 1941; vit actuellement à Paris. » Voilà qui avait le mérite d'être clair. Nécessaire effacement de l'homme derrière l'œuvre que traduit, par exemple, un des poèmes de *L'Assèchement du Zuidersee* (Rhubarbe, 2013) :

Il fallait rendre présente
L'absence où
L'on vit

L'obscurité
De l'être méritait qu'on
L'écrive

Alors paraîtra le poème
Qui ne doit rien
A personne

Mais alors, pourquoi évoquer l'homme Werner s'il est tout entier dans ses livres ? Eh bien, en vertu du principe mathématique de réciprocité : toute la poésie de Lambersy est dans l'homme qu'il a été et dans ce portrait qui le représente, âgé d'une soixantaine d'années, visage cadré serré, regard planté droit dans le nôtre, par-dessus des lunettes portées bas sur le nez, bouche close, lèvres droites, sans expression. C'est le portrait d'un homme qui nous interroge et semble voir notre vérité profonde. Sans sévérité mais sans bienveillance non plus, si ce n'est la rondeur pleine de douceur du visage. Se pourrait-il que cette attention au monde, au sens caché du monde et des

humaines passions, compromissions, douleurs ou plaisirs définisse sa poésie ? Malgré sa légèreté, ses comparaisons insolites, la poésie de Werner Lambersy n'est pas tendre, ce n'est pas une poésie qui apaise et détourne de la mort, elle n'est pas une *feel-good poetry*. C'est ce contresens répandu que bat en brèche la photographie de Jean-Pol Stercq. Bien sûr, pour ceux qui l'ont connu et se comptaient au nombre de ses amis, l'homme avait un cœur d'or, une générosité sans limite, mais il savait être féroce aussi, en colère, intransigeant. Ni l'homme ni son œuvre n'étaient concernés par le concept fade de « bonté ».

Rivée au réel, la poésie de Werner Lambersy s'interdit la symbolique, l'analogie psychologique, sociologique, métaphysique.
Ses yeux sont pleins de vent
De vent très haut

Où planent
Peu d'oiseaux et pas d'anges

Mais un peu
De la poussière des planètes
(op cit)

Si son lecteur sourit, c'est de la justesse foudroyante de ses raccourcis cocasses, qui agrandit soudain notre regard, nous rend plus présents au monde, à la manière paradoxale du rameur qui Rame
Rame à contre-courant

Le dos tourné
A la lumière où aborde
Le jour
(op cit)

Ce n'est pas le poète qui va vers le monde, c'est le monde qui vient à lui et qui le dépasse infiniment. Le poème ne dit jamais qu'un monde qui déjà n'est plus mais il continue inlassablement d'avancer vers celui qui n'est pas encore et dont il ne sait rien.

Cette quête obstinée, toujours déçue, du réel, cette nécessité ontologique d'écrire, sera notre deuxième halte. Nous voici parvenu au sommet de la butte, reprenant notre souffle, les mains posées sur une table d'orientation identifiant un vaste paysage : la bibliographie de l'œuvre poétique.

On a souvent reproché à Werner Lambersy de trop écrire, trop publier et ses éditeurs serraient parfois les dents en voyant paraître, en même temps que le livre qu'ils sortaient, un, deux ou trois livres concomitants. Les lecteurs les plus convaincus avaient du mal à tenir la cadence, et il est à parier que la mort de l'auteur n'interrompra pas avant longtemps les nouvelles parutions (un premier recueil posthume vient de paraître à l'enseigne normande de Jean-Claude Tardif, *A l'Index*).

Selon une conception héritée de *La Genèse d'un poème* d'Edgar Poe, la poésie serait un artisanat minutieux, une épure, une ascèse, éventuellement douloureuse, et chaque nouveau livre une quintessence patiemment murie, chaque mot, le moindre signe de ponctuation, pesés au trébuchet de l'effet optimal. Conclusion induite : moins on publie, meilleur poète on est. Cette acception qui s'oppose tout à la fois à l'inspiration romantique et à l'automatisme surréaliste, tire l'activité du poète vers la notion valorisante de travail, de métier, et valide a priori les revendications économiques de juste rémunération de ce travail et donc des tirages et des diffusions les plus importants possibles. Ce qui suppose bien sûr des éditeurs de plus en plus

solides à mesure que croît la notoriété, susceptibles d'assumer cette rémunération. Or la bibliographie de Werner Lambersy témoigne d'une démarche radicalement contraire. S'il a été publié par Actes sud, par exemple, Werner a maintes fois explicité sa préférence pour les éditeurs les plus modestes, voire confidentiels, dont il ne pouvait légitimement escompter un revenu (et il n'a certes pas été détrompé sur ce point). Il en résulte, le concernant, un soupçon de facilité, de dilettantisme, compensant par le nombre de publications un manque d'exigence poétique. C'est un contresens absolu. S'il a souvent mis en avant la qualité technique des petits et très petits éditeurs chez qui il publiait, la richesse humaine du suivi éditorial (ce qui est toujours flatteur pour nous !), la véritable explication me semble plutôt tenir au fait que pour lui, la poésie n'était nullement un travail, une peine pointée. La poésie était, nous avons commencé par-là, sa vie même, écrire et vivre n'étant qu'une seule et même chose. Au goutte-à-goutte distillé, Lambersy oppose sa poésie fleuve (comme il y a des romans fleuve) Pour autant, la poésie ne va pas de soi (pas plus que vivre ne va de soi). Il y a bien un travail mais il se situe en amont de l'écriture. Nourri de sagesse et de poésie extrême-orientale, Werner Lambersy n'ignore pas que le monde ne s'offre qu'à celui qui sait l'accueillir. Comme l'amour, l'accueil de la poésie suppose un abandon de soi, une cérémonie qui laisse la place vacante pour

Le moindre
Avec plus d'exigence
Le peu
Avec plus de rigueur

Il suffirait
D'être personne ou presque
Un territoire inoccupé
D'être la part d'avant
Où s'enchevêtre
Et se défait paisible
Le possible
Écrire pour accroître
Le chaos
Pour une chance
De tout recommencer
Encore

Poème
Un seul et aucun autre
Oser cela
Ce qu'on croyait facile

Le mot couvert
Puis découvert et recouvert

Recommencer
(*Géographies et mobiliers*, écrits des Forges, 1991)

Rhubarbe a publié huit ouvrages de Werner Lambersy. Puis-je pour autant me considérer comme son éditeur de référence ? Que nenni ! Dix, vingt autres auxquels il aura été aussi absolument fidèle au cours des années. Werner Lambersy a écrit, inlassablement. La poésie fleuve de Werner Lambersy est une formidable proclamation de la liberté de l'homme, généreuse, débordante, naturelle, inaliénable. Elle est, par son abondance même, sa propre

nécessité et l'on ouvrira n'importe lequel de ses recueils, on y puisera n'importe quel poème : il y sera tout entier.

Je raconte la même histoire
Le tout est d'écouter autrement
(*Écrits sur une écaille de carpe*, L'Amourier, 1999)

Alain Kewes